

Le bon remède

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 18

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205947>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un bon remède.

« Appliqué raisonnablement, le rire est un excellent remède. La science a constaté qu'il facilite la respiration, augmente la chaleur du corps et accélère la digestion; aussi, dès le temps d'Hippocrate, les médecins ont conseillé le rire comme moyen d'entretenir la bonne humeur et par là même la santé. On raconte à ce propos une singulière anecdote. Sous le règne de Louis XIII, un acteur, nommé Fiuralli, faisait rire aux larmes tout Paris quand il jouait Scaramouche. Mais ce comédien, qui provoquait tant de gaieté, était lui-même profondément hypocondre. Un jour, n'y pouvant plus tenir, il alla consulter le médecin. « Allez voir Scaramouche », tel fut l'avis du docteur. — Scaramouche, répondit le malheureux patient, mais, Scaramouche, c'est moi-même. »

» De nos jours aussi, les hommes de l'art préconisent le rire comme moyen curatif. Dans les maisons de santé on cherche à distraire les malades par des représentations comiques qui les font rire. Et l'expérience a montré qu'ils s'en trouvent bien. Dans l'Inde, on extrait du chanvre un suc, le haschich, qui a la propriété de provoquer le rire. Et un médecin français a constaté qu'un extrait de seigle, mêlé à du phosphate de soude, produit le même effet. On sait aussi qu'une lumière rouge éveille d'agréables pensées.

» Il est, en tout cas, hors de doute que la bonne humeur et le rire jouent un rôle important pour notre bien-être corporel. Dans le domaine moral aussi, ils ont une influence marquée. En effet, après un bon rire, nous sommes, en général, disposés au travail et à la bienveillance envers le prochain.

» Les rayons du soleil sont indispensables aux créatures humaines. Et de même, nous l'avons vu, une saine et franche gaieté fera prospérer notre organisme. Inscrivons donc en lettres d'or le rire comme un de nos meilleurs amis et bien-faiteurs. »

Voilà ce que dit le journal norvégien; il en dit même bien plus, mais le *Conteur* est petit: il faut lui mesurer les rations.

Et maintenant, si nous nous appelions M. Josse, nous vous dirions, allez au Kursaal; c'est là, paraît-il, que le Dr Le Rire tient depuis plus de quinze jours des consultations très courues.

ON CATSIMO SU LA « REPENTANCE »

Ein avâi dâi tot du âo catsimo, lo menistre de Velâ-lê-Tchourâve, on par de catétiumène que ne compregnânt ni *hu*, ni *ota* à tot cein que couchîve lau z'espliquâ. On coup, ie sê tiâve de lau dèvesâ de la *repentance*. Ie lau desâi que, quand on a fê dau mau, faut adî s'èin repeintre on bocon, qu'aprî on a la concheince bin tranquilla. Lau racontâve assebin que quand on vayâi la mort arrevâ l'êtâi lo momeint de sê repeintre à tsavon se on voliâve pas allâ tot drâi ein einfê, vè lo diâbllo, avoué on moui de croûie fenne. Po que l'è z'écouli l'ausant pe rido l'affêre dein la tita, ie lau baillîve dâi z'exemplio.

— Atiudâde-vâi, que lau desâi, quand on è à demi ètèrti, l'è lo momeint de quie fêre? de sê re... re...

— ... peintre, que brâmant lè bouibo.

— Quand on a onna maladi quemet lo cholèra, l'è lo momeint de sê...

— Repeintre, que diant lè bouibo.

— Tot justo, mè z'ami. Et tè, David à Guston, vu vère se t'a comprâ. Se t'ira su on petit tsè, avau onna dècheinta de la mètsance que va tot drâi dein onna dèrupita epouâirausa, que ton tsevu sè mette à fotre lo camp âo dissime galop, que pào-l'êre te sarâi tiâ binstout, l'è lo momeint de quie fêre? De sê... de sê...

— De serra la mécanique, que lâi repond lo petit craset.

MARC A LOUIS.

Le bon remède. — Ma mémoire s'en va, mon vieux Sami, je ne suis plus capable de me rappeler ce que j'ai entendu il y a vingt-quatre heures.

— Tire seulement de ton coffre-fort quelques billets de mille pour me les prêter, et le diable m'emporte si la mémoire ne te revient pas!

Compartment de non fumeurs. — Un voyageur, installé dans un wagon de non fumeurs, allume sans façon un gros cigare.

— Monsieur, lui demande doucement une dame assise en face de lui, est-ce que cela vous gêne si je tousse pendant que vous fumez?

LE MONSIEUR QUI SE « FICHE DE TOUT »

C'est un sceptique, direz-vous? Peut-être. En apparence, tout au moins. Son scepticisme est plus superficiel qu'il ne l'imagine lui-même. C'est un « je m'enfichisme » de snob qui croit intéresser le public en se désintéressant de tout. Littérature, beaux-arts, politique, peu! Autant en emporte le vent. C'est un mépris facile, mais qui pose son homme, et, souvent, les plus petits d'entre eux se font gloire de le professer. Un nigaud tumultueux et échauffé à têt fait de dire, avec une moue insolente et un geste de lassitude: « La politique! ne m'en parlez pas! Ça me dégoûte. Je m'en f...iche! »

Et au ton dont il le dit, vous êtes persuadé que ce bonhomme s'imagine avoir tenu un propos des plus sensés.

Selon Georges Rodzet — c'est son nom — le mépris de la politique est un de ces sentiments délicats, précieux, qui semblent être faits tout spécialement pour les aristos de l'esprit, pour les purs intellectuels, les malins, les forts, dont l'âme ne saurait descendre aux misères communes et souillerait sa blanche hermine « au contact des compromis fâcheux et inévitables. » Ainsi, mépriser la politique, cela revient à se classer soi-même parmi ce qu'il y a de mieux.

Georges Rodzet est de l'élite, et c'est une élite qui nous accueille sans peine. On y entre comme on veut. Un peu de dédain, une ou deux moues, quelques jugements audacieux et impertinents: Un tel, c'est un faiseur. — X...? peu! un moule! — Y...? pas pour deux sous de talent! — Z...? un fils à papa! Voilà vos hommes politiques!

Et l'on comprend que ce digne citoyen ne veuille pas se commettre avec de semblables personnalités. Il est de l'élite.

Notez que M. Rodzet n'est pas un sot. Il a même un certain esprit, mais c'est un esprit mesquin, un esprit fade. Certes, on peut n'avoir aucun goût pour les luttes, la carrière, l'action politique. On peut refuser mordicus de poser sa candidature pour un siège quelconque, que ce soit le fauteuil de conseiller d'Etat ou le tabouret de taupier. Mais ne pas rechercher ou ne pas aimer une chose, ce n'est point la mépriser. Or, M. Rodzet méprise, M. Rodzet est « au-dessus de tout cela. » M. Rodzet se croit un sage. Vous me direz que lorsqu'on méprise, tout au moins serait-il intelligent et correct de savoir pourquoi l'on méprise.

Hélas! M. Rodzet n'en sait rien. Son mépris n'a pas de sens. Il fait le fier et le superfin. Il déclare se soucier autant des radicaux que des conservateurs, des conservateurs que des socialistes (il dit: sociaux), des socialistes que de Colin-Tampon.

— Prenez les uns! Prenez les autres, c'est tout ma mère m'a fait, affirme-t-il avec un mouvement d'épaules.

Mais, au fond, il entend profiter, et le plus largement possible, de la sécurité, des bienfaits et des douceurs que la loi lui procure, et il sait fort bien vitupérer contre le régime au pouvoir si celui-ci augmente les impôts. Cependant, s'il récrimine, ce n'est qu'en termes spéciaux qui doivent contribuer à la soutenance de sa thèse

coutumière. Et la kyrielle des qualificatifs s'écoule de rechef en l'honneur des gouvernants: propres à rien, gaspilleurs-goinfres, etc., pour aboutir à l'éternelle et sempiternelle conclusion: « Voilà vos hommes politiques! »

Mais, si quelqu'un, timidement, objecte: « Dites donc, vous, qui critiquez si justement nos édiles, pourquoi ne brigueriez-vous pas un siège au Grand Conseil? Vos idées y seraient utiles, sans doute! »

C'est alors l'indignation virulente. Comment, oser proposer à M. Georges Rodzet une pareille ignominie? Comment s'imaginer qu'il descendra des hauteurs sereines où le place sa dédaigneuse philosophie pour se mêler aux « mimacs de ces gens ». Il ne veut rien connaître des vulgarités, des bassesses dont se compose inévitablement — selon lui — la vie politique. C'est bon pour le petit peuple des ambitieux, des intriguants. Son génie vise plus haut; il plane; il veut vivre comme s'il n'y avait ni société, ni loi, ni patrie, et il utilise la société, la loi et la patrie. C'est comme ces enfants qui ferment les yeux pour avaler une purge, persuadés qu'elle aura moins de goût.

Dans l'ordre rationnel, une telle prétention serait simplement puérile et M. Rodzet passerait à bon droit comme un doux et inoffensif maniaque. Mais, en y regardant de près, et en dépit des très grands airs, des très grandes phrases et des très grands gestes prodigués par ce philosophe du dédain, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette manie n'est point inoffensive et qu'elle a son but bien déterminé. Tout en affirmant qu'il se place aux points de vue les plus élevés, il laisse voir où le bât le blesse et devine la parfaite exiguité de sa pensée. D'un instinct suffisamment bas, en tous cas des plus médiocres, il s'efforce, ou plutôt il feint de s'efforcer à tirer un système qui trahit une ambition égoïste, mesquine, née de sa seule vanité. Avec des faveurs, il n'est pas de gouvernement qui n'obtienne son appui. Un jour vous apprendrez avec étonnement que M. Georges Rodzet a été nommé à une sinécure. Vous vous en indignerez. Vous croirez à une erreur. Vous manifesterez devant lui-même votre déconvenue. Ne pensez pas qu'il se troublera. Il sourit. Et si vous insistez, si vous lui faites observer que cette nomination inattendue pourrait laisser supposer son ralliement à un parti quelconque, sa conversion à droite ou à gauche, son classement enfin, dans une des divisions habituelles des électeurs et des élus:

— Non! non! taisez-vous! C'est de la politique. Je n'en fais pas! Je m'en f...iche!

Et il sourit encore; vilain sourire; mentalité peu louable; philosophie de clown.

LE PÈRE GRISE.

Au tribunal. — Votre profession? questionne le président.

— Touriste.

— Comment, touriste?...

— Mais oui: je fais des tours dans les foires.

*

Le président. — Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

— Non, mon président; faites pour moi comme si c'était pour vous!

A PROPOS DE GAMBETTA

Sous le titre de *Oncora ion*, le *Conteur* du 24 avril dernier, parlant de Gambetta, dit que le grand tribun était borgne, mais que peu de personnes remarquèrent son infirmité, tant son globe de verre était bien imité.

Voici une autre cloche, tirée d'un ouvrage de *Lorédan de Larchey*:

« Comme les souverains dont il ne voulait plus, Gambetta eut ses flatteurs. On s'en aperçut bien le jour où il se fit mettre un œil artifi-